

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection 1851 \(1er janvier-10 novembre\) : Guizot observateur des jeux de tensions entre le Président et l'Assemblée](#)[Item](#)[Val-Richer, Jeudi 30 octobre 1851, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Val-Richer, Jeudi 30 octobre 1851, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Diplomatie \(Angleterre\)](#), [Discours autobiographique](#), [Famille royale \(France\)](#), [Louis-Philippe 1er](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1851-10-30

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Cote 3162, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 14

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer Jeudi 30 octobre 1851

Hier soir, vers onze heures, le Roi Louis Philippe, signait, il y a onze ans, le Cabinet du 29 octobre. Il a duré sept ans et quatre mois. Quand reverrons-nous quelque chose qui dure autant. J'ai bien l'orgueil du passé, mais il ne me console pas des

tristesses du présent. Mon esprit, est partagé entre deux pressentiments, très divers ; celui de mon bon sens qui me fait croire au retour de la monarchie et d'un ordre à peu près semblable à l'ordre que nous avons vu ; celui d'un instinct obscur qui me fait entrevoir, dans ce qui se passe, le commencement d'un état social très nouveau, point glorieux, et pourtant grand et fort, point solide et pourtant toujours à peu près le même, point d'avenir, mais chaque jour se suffisant à lui-même assez du moins pour ne pas être le dernier jour, une décadence à la fois agitée et monotone et durant des siècles.

Je suis très préoccupé de ce qu'on fera de ce qu'on doit avoir déjà fait à Claremont. Et non pas sans inquiétude. Ce sera inconcevable et impardonnable. Mais je crains qu'ils ne craignent qu'on n'exploite ce qu'ils feront, pour les lier plus qu'ils ne veulent être liés. Ils trouveront peut-être quelque biais indirect et disgracieux pour s'acquitter strictement. La poste de ce matin m'en apprendra peut-être quelque chose.

Je trouve toujours qu'on ne sait pas tirer parti, contre Lord Palmerston de ses démarches et de ses paroles. Sa réponse à Fortunato est un acte d'insolence effrontée vraiment, sans exemple. Si, en Angleterre même, l'opposition faisait bien comprendre au peuple anglais ce qu'il y a de frivolement pervers et de dangereux, en définitive pour l'Angleterre elle-même, dans ce patronage affiché, indistinct, de tous les ennemis de tous les gouvernements du continent, je suis convaincu que le peuple Anglais comprendrait et finirait par le trouver mauvais. Mais l'opposition attaque en passant, tel ou tel acte de Palmerston et ne fait point de charge à fond contre l'ensemble et le caractère permanent de sa politique ; et le peuple anglais croit que Palmerston est une espèce de grand patriote anglais, uniquement préoccupé, comme Lord Chatham ou M. Pitt, de la grandeur de l'Angleterre et à qui l'on ne peut reprocher que ce qui se pardonne toujours, la passion de l'égoïsme national. C'est cet absurde mensonge qu'il faudrait mettre en lumière. Je souffre toutes les fois que j'en vais manquer l'occasion.

On m'a envoyé, hier le récit des derniers moments de la Dauphine. C'est beau, précisément parce que ce n'est pas orné du tout. Son testament est admirable de simplicité et de vérité, me disant, ni plus, ni moins que ce qu'elle pensait, et sentait réellement. Cette phrase-ci surtout me frappa : " à l'exemple de mes parents, je pardonne de toute mon âme, et sans exception, à tous ceux qui ont pu me nuire et m'offenser demandant sincèrement à Dieu d'étendre sur eux sa miséricorde aussi bien que sur moi-même, et le suppliant de m'accorder le pardon de mes fautes. "

Il y a de sa part, une charité et une humilité Chrétiennes vraiment sublimes à se confondre ainsi elle-même avec ses bourreaux, et à implorer en même temps, pour eux et pour elle, le pardon de Dieu.

Onze heures

Je ne suis plus préoccupé que de vous. Vous faites bien de rester dans votre lit ; mais il faut que votre lit vous repose. Enfin, j'y verrai moi-même dans quelques jours. Hélas, la présence n'est pas la puissance. Adieu, Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Jeudi 30 octobre 1851, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1851-10-30

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-

Sorbonne nouvelle)

Consulté le 03/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/4140>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Jeudi 30 octobre 1851

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/04/2022 Dernière modification le 18/01/2024

3162
Arct. Rocher. Lundi, 30 octobre 1851

hier soir, vers onze heures,
le Roi Louis Philippe signait, il y a
une au, le cabinet du 29 octobre. Il a
duré sept au et quatre mois. Grand
reverrons nous quelque chose qui dure autant?
J'ai bien l'orgueil du passé, mais il ne me
console pas de la tristesse du présent.

Mon esprit est partagé entre deux
preoccupations bien divers; celui de mon bon
Sour qui me fait voir au retour de la
monarchie et d'un ordre à peu près
semblable à celui que nous avons eu;
celui d'un instinct obscur qui me fait
entrevoir, dans ce qui se passe, le commen-
cement d'un état social très-nouveau,
point glorieux et pourtant grand et fort,
point solide et pourtant toujours à peu
près le même, point d'avenir, mais chaque
jour se suffisant à lui-même, avec
des moins pour ne pas être le dernier
jour, une décadence à la fois agitée et
monotone et durait des siècles.

Je lui très préoccupé de ce qu'on fera, de
ce qu'on doit avoir déjà fait à Claremont.
Et non pas sans inquiétude. Le droit inen-
table et impardonnable. Mais je m'ar-
rête, ne craignant qu'on n'explique à quel
genre, pour le bien plus qu'il ne vaudrait
être bien. Sa traversée peut-être quelque
bien indirect et disgracieux pour l'Angleterre
strictement. La peste de la nation même
apprendra peut-être quelque chose.

Je trouve toujours qu'on ne sait par-
tirer parti, contre Lord Palmerston, de sa
démarche et de ses paroles. Sa réponse à
Woburn est un acte d'insolence effrontée
vraiment sans exemple. Si, en Angleterre
même, l'opposition faisait bien comprendre
au peuple anglais ce qu'il y a de faiblesse
peux et de danger en définitive pour
l'Angleterre elle-même, dans le patronage
affiché, indistinct, de tous les ennemis de
tous les gouvernements du continent, je suis
convaincu que le peuple anglais comprendrait
ce finisait pas le bon mauvais. Mais
l'opposition attaque en passant tel ou tel
acte de Palmerston, et ne fait point de

charge à fond contre l'ensemble et la conduite
permanente de la politique; et le peuple anglais
croit que Palmerston est une espèce de grand
patron anglais, uniquement présumé,
comme Lord Chatham ou M^r Pitt, de la
grande de l'Angleterre, et à qui l'on ne
peut reprocher que le qu'il pardonne toujours
la passion de l'égoïsme national. C'est tel
absurde mensonge qu'il faudrait mettre en
lumière. Je souffre toute la fois que j'en voie
maquer l'occasion.

On m'a envoyé hier le récit de, des
moments de la Chapline. C'est bien, présumé
parce que le récit par nous du tout. Son
testament est admirable de simplicité et de
sincérité, ne disant ni plus ni moins que ce qu'elle
pense et sentait réellement. Cette phrase si
sincère me frappa: "à l'exemple de mes
pères, je pardonne de toute mon âme, et
sans exception, à tous ceux qui ont pu me
nuire et m'offenser, demandant à Dieu
de Dieu d'étendre les ailes de sa miséricorde
aussi bien que sur moi-même, et le suppliant
de m'accorder le pardon de mes fautes." Et
et a, de la part, une charité et une humilité

Artistes vraiment sublimes à se confondre
ainsi elle-même avec les bourreaux, et à
implorer en même temps, pour eux et pour elle,
le pardon de Dieu.

avec haine.

Je ne suis plus préoccupé que de vous. Vous
faites bien de rester dans votre lit, mais il
faut que votre lit vous repose. Enfin, j'y
verrai moi-même dans quelques jours. Hélas,
la présence n'est pas la puissance. Adieu,
Adieu.

E